

NOURRITURES CÉLESTES
L'éveil d'un pionnier de la restauration

Collection Témoignages
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2022)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-441-1
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

Alain COJEAN

NOURRITURES CÉLESTES
L'éveil d'un pionnier de la restauration

Préface d'Alexandre Mars
Postface de Henry Vignaud

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.
Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

PRÉFACE

Bien avant de le connaître, j'éprouvais déjà une grande admiration pour Alain Cojean. Je me souviens d'avoir admiré sa réussite, ses idées innovantes et ambitieuses, l'esprit résolument chaleureux et sympathique qui se dégageait de ses restaurants, que je fréquentais assidûment dès les premiers mois de l'ouverture de la rue de Sèze. Travailleur non seulement acharné mais aussi passionné, Alain avait tout d'un modèle pour le jeune entrepreneur que j'étais alors. Il régnait dans ses enseignes bleu pâle une certaine ambiance, reflet parfait de la personnalité du patron : bienveillance et sourire, élégance et simplicité, enthousiasme et professionnalisme. Il m'a été rapporté depuis que cette façon singulière de considérer chaque employé comme le maillon le plus important de l'entreprise était un trait de caractère majeur d'Alain ; respect et attention qu'il apportait bien évidemment à ses clients également.

Alain fait partie de ces très rares personnes qui ne pensent qu'aux autres. L'épanouissement de son entourage est tout simplement sa priorité. Sa vision éminemment idéaliste du monde lui a fait rencontrer un certain nombre de déceptions. Étant doté d'un caractère positif et agile, il en a tiré quelques nécessaires leçons, mais sans ciller. Son objectif est et restera de rendre les autres heureux.

Une profonde amitié nous lie et, au-delà de ce sentiment, je ressens aussi une reconnaissance infinie pour Alain, qui m'a fait avancer sur la route de la sagesse comme me l'avait recommandé mon frère avant sa mort. Dévasté par la nouvelle du départ voulu de ce dernier, je reçus quelques jours après un message d'Alain, qui avait entendu parler de cette perte. Il évoquait l'existence de la vie après la vie. Ce concept m'était bien étranger – moi si rationnel et méfiant vis-à-vis de ce type de concept. Le moment n'était-il pas finalement venu ? Ne fallait-il pas abandonner un peu de mon indéfectible rationalité pour commencer à chercher des réponses ?

Alain, généreux par définition, a pris tout le temps qu'il fallait pour m'expliquer, me donner des pistes, me conseiller des lectures essentielles. Il m'a aidé à ouvrir les yeux sur un aspect de la vie qui est devenu fondamental pour moi aujourd'hui : la vie après la vie existe bel et bien.

J'admire ce qu'Alain a bâti en Inde, et j'attends impatiemment de voir ce que sera son prochain projet. Quel qu'il soit, je sais que la générosité et le partage seront au cœur de cette prochaine aventure.

Alexandre Mars

Entrepreneur, philanthrope et auteur

Nous sommes le 4 août 2013. Il est 22 heures. Mon portable vibre dans la poche de mon jean. Quand je le prends en main, je vois le prénom de mon frère affiché sur l'écran. Je décroche immédiatement, très inquiet. Il m'appelle rarement et encore moins le soir... Je sais qu'il est à Carantec, chez notre mère, avec sa femme et ses deux jeunes enfants. « Maman a eu un petit malaise », me dit-il. Je pousse un énorme « QUOI???»

CHAPITRE 1

Maman

Ma mère n'était qu'amour. Toute ma vie, je n'ai vu que bonté dans ses yeux, dans ses gestes, dans tout ce qu'elle disait, dans tout ce qu'elle faisait. Toujours souriante, elle n'était que gentillesse et générosité. Elle était en permanence attentive aux autres, pensant toujours à aider, rendant une petite visite à quelqu'un si elle sentait que celui-ci pouvait souffrir de solitude ou d'autre chose, s'intéressait aux gens, avait toujours un mot agréable pour eux, un mot gentil quand elle croisait un « p'tit vieux » de la maison de retraite marchant dans une rue de notre village... Elle était toujours disponible, à l'écoute, présente.

Elle racontait souvent des histoires drôles, elle était joyeuse et, en même temps, responsable, débrouillarde, entreprenante, pleine de bon sens, informée, curieuse de l'actualité économique et politique.

Elle aimait le bon air, les fleurs, la nature, et était très attachée à la Bretagne. Elle avait un sens fort de la famille, aimait ses trois enfants de la même manière, et aussi profondément ses parents, ses grands-parents, ses cousins,

toute sa famille. Elle prenait soin de tout le monde, veillait à ce que tout soit pour le mieux, quitte à ne jamais se reposer. Toujours de bonne humeur, avenante et courageuse, je ne l'ai jamais, une seule fois de ma vie, entendue critiquer quelqu'un ni vue de mauvais poil. Pas une seule fois. Elle n'était qu'amour... Elle ne se plaignait jamais, et voyait toujours le verre à moitié plein et non à moitié vide. Elle avait une force hors du commun.

Elle était incroyablement dynamique. La vie a fait qu'elle n'a pas toujours été heureuse, mais elle a tout de même toujours montré de la joie, de la bienveillance avec tout le monde, avec ses proches bien sûr, mais également avec des gens qu'elle savait qu'elle ne verrait que quelques heures ou quelques instants. Dans les trains par exemple, dans les « compartiments », ancêtres des « Club 4 », elle sympathisait très vite avec ses voisins. Si elle sentait qu'elle pouvait aider quelqu'un, elle démarrait au quart de tour.

De tout ce qu'elle a surmonté, seul l'amour prenait le dessus. Elle était d'une grande lucidité, mais avait toujours une approche positive sur les choses. Comme le dit ma sœur, elle était solaire.

De notre enfance jusqu'à notre vie d'adulte, elle se cassait la tête pour nous faire de bons plats, différents chaque jour. Elle travaillait beaucoup pour cela. Elle y a passé une bonne partie de sa vie... Avec le recul, je pense que nous trouvions cela normal. Le soir de son départ, elle préparait encore à manger pour tout le monde. Combien de fois l'ai-je vue se servir le plus petit morceau, ou le morceau le moins beau, afin de laisser le meilleur aux autres ? C'était systématique. « Les autres » étaient sa priorité.



Ma mère, l'année de ses 20 ans



Le même sourire, 50 ans plus tard

Durant ma scolarité, plus d'une fois elle a fait le tampon entre mon père et moi, notamment lorsque la directrice de l'école appelait la maison pour lui dire tout le « bien » qu'elle pensait de moi. Elle écoutait attentivement et prenait très au sérieux ce que celle-ci lui disait, mais jamais elle n'en parlait à mon père. Elle savait que cela ferait plus de mal qu'autre chose.

Elle adorait chanter. Elle avait une voix extraordinaire, haute, pure et cristalline. Je n'ai jamais entendu une voix pareille. Un jour, je lui ai fait une surprise : je l'ai fait venir dans une pièce de la maison où un ami ingénieur du son avait installé du bon matériel d'enregistrement. Elle est entrée dans la pièce et, curieusement, n'a pas été très étonnée de voir un micro sur pied, quelques câbles et un de mes amis qu'elle n'avait jamais rencontré. Avec le sourire, elle s'est approchée du micro et s'est tout de suite mise à chanter. Mon ami a appuyé sur « on » et on l'a laissée enchaîner les chansons sans intervenir. Je voyais qu'elle y prenait beaucoup de plaisir, qu'elle était heureuse. Et bien plus heureuse encore quelques mois plus tard, lorsqu'elle a découvert, le jour de ses 70 ans, un CD avec une douzaine de ses chansons¹.

Quand j'habitais encore à la maison, vers mes 18 ans, les seules soirées où elle n'était pas là étaient consacrées à ses associations. Elle s'était beaucoup impliquée sur des projets lors de la crise des *boat-people*. Elle s'occupait, avec certains de ses amis, de recueillir des familles

1. Je ne remercierai jamais assez mon ami POM (Pierre-Olivier Marcherand) d'avoir réalisé ce disque qui a tant fait plaisir à ma mère. Il était ingénieur du son à Ridge Farm Studio, dans la campagne londonienne où tant d'artistes, de Little Richard à Queen, sont venus enregistrer.

vietnamiennes parties de leur Saïgon natal à bord d'embarcations de fortune pour fuir les conflits armés de leurs pays. Pendant de nombreuses années, elle a mis la même énergie dans des projets d'aide au Burkina Faso. Elle était définitivement tournée vers les autres.

À cette époque, je quittais la maison familiale pour aller faire mes études à Rennes. Ce n'est qu'en écrivant ces lignes, des décennies plus tard, que je m'aperçois qu'alors, je n'avais pas pris en compte le fait que, comme j'étais le dernier des trois enfants à quitter la maison pour partir étudier, je la laissais seule avec mon père. Je trouvais cela normal et ne me préoccupais pas du changement de rythme qu'elle allait connaître.

Elle aimait rire. Je me souviens de la dernière fois où elle m'a préparé des petites crêpes dans une poêle. Elle en faisait une pile. Il n'a pas fallu que j'insiste beaucoup pour qu'elle les fasse sauter en l'air le plus haut possible. Elle a d'abord dit un petit non, un non qui veut dire oui... Et je l'ai vue faire sauter les crêpes quasiment jusqu'au plafond de la cuisine et les rattraper avec agilité dans la petite poêle. Elle prenait autant de plaisir à le faire que moi à la regarder.

Elle m'appelait parfois au bureau. Même si j'étais en réunion, je décrochais, car j'avais toujours peur au fond de moi que ce soit très important. Je lui demandais « Pas d'urgence, maman ? » ; si elle répondait non, je lui disais que je la rappellerais très vite. Parfois, elle m'indiquait que ce n'était pas urgent mais que ce serait très rapide et, en quelques mots, elle me racontait une petite histoire drôle et raccrochait en pouffant de rire. Je reprenais ma réunion en me retenant de ne pas rire à mon tour. Ce qui était parfois difficile...

Elle était aussi gourmande que moi. On aimait aller chez Martin, le salon de thé de Morlaix. Elle regardait attentivement tous les gâteaux, mais choisissait à chaque fois les mêmes... Lors de notre dernière venue, à un moment, elle m'a dit : « Oh la la, je n'ai plus faim ! » Je lui ai répondu : « C'est curieux ! Ce n'est que ton troisième gâteau ! » Et on a éclaté de rire.

Ma mère était mon socle, une force d'amour stable et éblouissante. Elle était réellement lumineuse. Elle était mon modèle, et le restera à vie.

Les tout derniers mois de son existence, elle était toujours aussi merveilleuse, aussi attentionnée, mais elle n'était plus jamais détendue. Elle ne voulait pas quitter mon père qui était alité et dépendant. Elle le laissait juste pour aller faire les courses et les faisait à toute vitesse.

Quand je l'invitais à la crêperie à Carantec ou à Roscoff, ou quand je lui proposais d'aller voir la mer, elle n'était plus détendue. Elle pensait à son mari, mon père. Une fois à Carantec, sans doute la dernière fois où nous sommes allés à la crêperie, elle n'avait pas encore reçu la crêpe commandée qu'elle voulait déjà rentrer pour être présente à ses côtés. Elle s'est donnée « corps et âme » pour lui.

Après le départ de mon père, j'étais persuadé qu'une belle partie de son existence s'annonçait pour elle. Avec du repos, de la détente, du bien-être, quelques voyages, et encore de la joie. Elle le méritait tellement... La vie en a décidé autrement. Deux mois plus tard, elle est partie à son tour.

CHAPITRE 2

Mes premières années en Bretagne

MA FAMILLE

Enfant, je vivais avec mes parents, mon frère et ma sœur aînés dans un village en Bretagne. J'étais plutôt heureux. J'adorais la nature, les bois, les jonquilles, mon chat, le vélo, mes copains, les balades, les pierres. Et, plus que tout, ma mère. À l'époque, je ne pensais pas que l'on pouvait un jour perdre sa mère. Ou plutôt, cela me paraissait tellement inconcevable, tellement irréaliste, que je ne l'entrevois même pas.

Contrairement à mon frère et ma sœur, je lisais peu, voire pas – ce qui contrariait beaucoup ma mère. Je ne lisais que Tintin, que je dévorais sans cesse. Tintin m'a permis de voyager. J'aimais son audace et sa pugnacité. J'avais vraiment l'impression de le connaître. J'avais beaucoup de tendresse pour Milou, mais c'est le capitaine Haddock qui avait ma préférence. J'adorais quand il s'énervait, car il était toujours drôle. J'appréciais aussi sa fidélité envers Tintin. Il lui aurait donné sa vie en cas de pépin. Mis à part

dévoré ces bandes dessinées, je préférais être dehors, dans le jardin ou dans les bois, plutôt que rester lire à la maison.

J'ai assez peu connu la famille de mon père, mais j'ai eu la chance de bien connaître celle de ma mère. J'adorais mes grands-parents, mon grand-oncle et ma grand-tante. Ils n'étaient que gentillesse, simplicité et amour. Mon grand-père avait un frère, et ma grand-mère, une sœur. Les deux frères ont épousé les deux sœurs. Ils ont vécu jusqu'à la fin de leurs jours une vie de parfaite entente et de joie. Ils ont connu la guerre, des moments parfois difficiles, mais ils sont toujours restés très unis et heureux.

Mes grands-parents ont eu une fille – ma mère –, et mon grand-oncle et ma grand-tante ont eu deux garçons, Germain et Joseph, qui ont grandi avec ma mère. Ils s'entendaient très bien et sont toujours restés très liés. Avec les années, beaucoup de ces gens formidables, profondément aimants, sont partis petit à petit. D'abord mon grand-père, suivi de mon grand-oncle, ma grand-tante, puis de ma grand-mère. Ils ont été d'une gentillesse permanente avec moi et m'ont apporté un amour incroyable. Après le départ de ma mère, il y a huit ans – deux mois après celui de mon père –, mon oncle Germain est mort, quatre ans plus tard.

J'aimais beaucoup Germain. Nous n'étions pas de la même génération, mais on s'entendait comme de vieux copains. Je regrette de ne pas lui avoir rendu davantage visite les dernières années de sa vie. Quelques semaines avant sa mort, il m'a appelé pour savoir par quel train j'arrivais à Caen à l'occasion de la fête pour ses 80 ans. C'était un peu avant midi. « Dis donc, tu ne peux pas venir un

peu plus tôt ? » m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite compris pourquoi. À peine m'a-t-il vu, alors que les premiers invités commençaient à arriver, que nous sommes directement allés dans son « laboratoire », petite pièce attenante à sa cuisine où il prenait plaisir à fabriquer petits fours et gâteaux. Comme je l'avais imaginé, il a débouché une bouteille de champagne et on l'a bu tous les deux. En plus de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre, nous avions cette discrète complicité...

Le départ de Germain a été de nouveau pour moi une leçon importante : ne pas reporter les visites à des gens que l'on aime, surtout s'ils sont âgés. Après, c'est trop tard et le « trop tard » arrive très souvent, en fait toujours, sans prévenir.

LE JARDIN EXTRAORDINAIRE

Enfant, dans mon jardin en Bretagne, j'adorais m'allonger sur la pelouse avec mon chat et regarder les brins d'herbe que j'aimais tant... J'avais remarqué que chaque brin d'herbe était une construction en soi. Une parfaite construction. Il y avait un côté pile et un côté face, le côté pile servant de structure pour le côté face. Un peu comme les constructions des cathédrales, des sortes de voûtes qui soutenaient l'ensemble. C'était à la fois tout petit et très clair. J'aimais regarder tous ces brins d'herbe, à la fois différents et semblables.

Sur cette même pelouse, les pâquerettes m'attiraient aussi. Elles m'émerveillaient. J'avais remarqué qu'elles se refermaient le soir, sans doute pour dormir, me disais-je... J'aimais également les boutons d'or, bien moins nom-

breux, mais leur couleur très vive me frappait. Cette jolie petite fleur, originaire d'Asie, se plaisait en compagnie des pâquerettes. J'appréciais aussi les pissenlits mais, je ne sais pas pourquoi, mon père ne les aimait pas. Sans doute les considérait-il comme des « mauvaises » herbes ? Je trouvais qu'il s'agissait également de très belles constructions, qui avaient en plus la particularité, en fin de vie, de se transformer en une boule blanche composée d'une multitude de sortes de petites plumes sur lesquelles, comme tout gamin, j'aimais souffler. En s'envolant, je ne le savais pas, les « petites plumes » permettaient de disséminer les graines.

Les fleurs pour lesquelles j'avais le plus d'affection étaient les capucines. Elles étaient de couleur jaune, orange, rouge, et leurs feuilles d'un très beau vert – les couleurs de leur lieu d'origine, la Cordillère des Andes entre la Bolivie et le Pérou. À ma naissance, ma mère en avait planté sur une grande allée du jardin et, durant toute mon enfance, elles étaient présentes par centaines, peut-être même par milliers. C'était magnifique. L'été, j'aimais observer les nombreux gros bourdons qui passaient sans cesse d'une fleur à l'autre. Je pensais que ce n'était que pour se nourrir. Ils n'arrêtaient de bourdonner qu'une fois posés à l'intérieur de la fleur, le temps de se régaler puis repartaient sur une autre fleur et ainsi de suite...

Dans mon jardin, je remarquais que, l'hiver, certains arbres gardaient leurs feuilles, contrairement à d'autres. Je me demandais comment cela était possible. J'avais remarqué que le camélia blanc s'ouvrait avant le rose. Je me demandais toujours pourquoi. Devant la maison, il y avait une rangée de quatre arbres et, au printemps, les

feuilles arrivaient dans le premier arbre, puis dans le deuxième et enfin dans le troisième et quatrième. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi non plus. Était-ce un ordre établi entre eux ? Le hêtre, dont les feuilles changeaient de couleur au fil des mois, m'intriguait aussi, tout comme le cognassier. Comment se faisait-il que cet arbre fruitier produise des fruits que nous ne pouvions pas manger ? Ils étaient trop durs. Ma mère avait trouvé la solution, car elle en faisait de délicieuses confitures, qui, je m'en souviens, avaient le goût de pâtes de fruits. Les roses de Noël me fascinaient également, car elles s'ouvraient juste pour Noël, comme un cadeau.

Plus tard, je me suis mis à regarder les fougères. Que ce soit la fougère classique, que d'une manière générale on ne regarde pas, ou l'osmonde royale, que je ne trouvais qu'à un seul endroit – dans le petit bois à deux kilomètres à vélo de chez moi –, je ne voyais que perfection dans ces plantes.

Le soir, c'étaient les étoiles que j'admirais. Elles m'intéressaient autant que les brins d'herbe. Parfois, l'été, par temps clair, en m'allongeant sur l'herbe, je les regardais attentivement et j'étais convaincu de voir toute notre galaxie. Je n'en voyais évidemment qu'une infime partie.

J'étais loin d'imaginer que, rien que dans notre galaxie, il existait des centaines de milliards d'étoiles, sans parler des planètes encore plus nombreuses. Et les galaxies, il n'y avait pas que la nôtre ou quelques autres, se comptaient aussi en centaines de milliards et peut-être même en milliers de milliards...

Je pensais que les étoiles étaient statiques, les galaxies aussi. J'ai appris, tardivement, que les centaines de milliards

de galaxies, contenant elles-mêmes des centaines de milliards d'étoiles et des centaines de milliards de planètes, ne sont pas fixes dans le ciel. Elles s'éloignent en permanence les unes des autres et de plus en plus... Même si on se force à imaginer ce que cela représente, je pense que ça dépasse totalement les capacités des animaux que nous sommes.

Je ne savais pas non plus que les étoiles naissent et... mouraient. Je pensais qu'elles étaient, contrairement à nous, là depuis toujours et pour toujours. Je ne savais pas qu'elles suivaient la même règle que nous, comme tout ce qui a une vie d'ailleurs. Même si cela ne se fait pas comme nous en quelques années ou décennies, mais généralement en milliards d'années, elles suivent cette même logique, cette même destinée. Pour elles aussi, la mort fait partie de la vie.

J'étais impressionné, car j'avais entendu dire que certaines étoiles que l'on voit, toutes scintillantes, tellement présentes, n'existent pas en réalité, précisément, n'existent plus. « Comment est-ce possible ? me disais-je. Je les vois bien ! Elles sont présentes. » J'ai appris bien plus tard que, longtemps après l'extinction des étoiles, les photons de leur énergie continuent d'exister. Des photons de plus de treize ou quatorze milliards d'années, de « l'époque » du Big Bang, existent toujours dans l'univers. Récemment, des astronomes sont en effet parvenus à détecter des signaux liés à l'apparition des premières étoiles peu après la naissance de l'univers. La lumière de ces étoiles, disparues depuis si longtemps, a mis des milliards d'années pour arriver jusqu'à nous !

Pourquoi, d'ailleurs, les photons de l'énergie des étoiles existeraient après leur « mort » et aucune partie de nous

ne survivrait après la nôtre ? « Je crois en une vie après la mort, tout simplement parce que l'énergie ne peut pas mourir ; elle circule, se transforme et ne s'arrête jamais », a écrit Einstein.

Bien plus tard, en vieillissant, j'ai appris que si des choses visibles n'existent plus, l'inverse est également vrai. Des choses invisibles existent. Je ne parle pas des ondes, de la radioactivité ou plus simplement de l'air que nous respirons ou de tant d'autres « choses » qui existent mais que l'on ne voit pas. Je parle d'une « vie » qui existe après que notre vie (physique) n'existe plus, après ce que l'on appelle la mort.

Je me souviens d'un événement qui m'a marqué quand j'étais enfant. La télé était allumée dans le salon durant la journée, chose qui n'arrivait jamais. C'était le 21 juillet 1969. J'avais 7 ans. Je voyais mes parents avec mon frère et ma sœur, très impressionnés et concentrés sur cet événement qu'ils regardaient sur l'écran en noir et blanc. Impressionné, il y avait de quoi l'être en effet, et je l'étais également : une personne née et vivant sur Terre foulait le sol d'une autre planète. Mais je me rappelle aussi très précisément m'être dit : « À quoi bon tout ce truc s'il y a des gens qui meurent de faim dans le monde ? » C'était il y a plus de cinquante ans... Le drame continue : un enfant de moins de 15 ans meurt toutes les cinq secondes dans le monde et pourtant, la plupart des causes sont évitables. Près d'un milliard de personnes n'ont pas accès à de l'eau potable (une des premières causes de mortalité au monde), une personne sur sept vit dans un état de pauvreté extrême... Il y a de quoi remplir des pages entières de ces chiffres dramatiques.

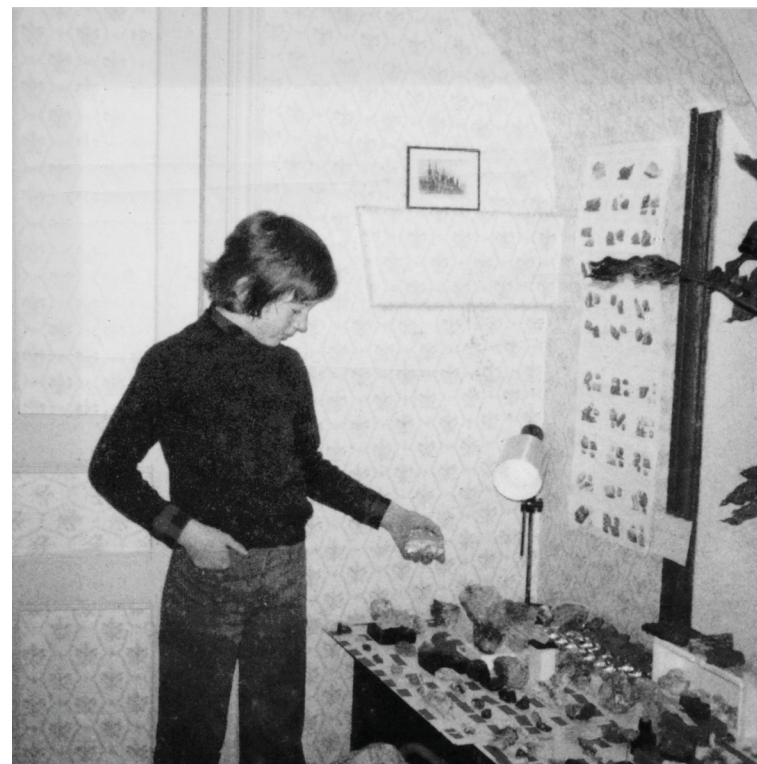
Je continue à me faire la même réflexion quand je vois aux infos des reportages sur la conquête de l'espace. Et on en voit de plus en plus ces temps-ci. Je me dis toujours que ce n'est tellement pas prioritaire. Tant qu'il y a une seule personne qui ne mange pas à sa faim ou qui est victime d'injustice, à quoi bon? Le millième, le dix millième même, des sommes dépensées chaque année dans la conquête spatiale suffirait probablement à éradiquer la misère dans plusieurs pays, voire dans le monde... Le monde va mal. Avant de marcher sur la Lune ou sur Mars, l'homme marche d'abord sur la tête.

L'APPEL DES PIERRES

Les pierres ont été ma plus grande passion – une véritable obsession pendant toute mon enfance et mon adolescence. Et ça l'est encore.

Les pierres me fascinaient. Je crois bien que dès que j'ai commencé à marcher, j'ai commencé à me baisser pour les prendre en mains afin de les regarder. Leur beauté, leur construction, leur perfection me fascinaient réellement, pour ne pas dire m'hypnotisaient. J'ai donc eu très tôt une collection impressionnante.

J'avais remarqué que la construction, l'aspect de ces pierres, ressemblait souvent aux fleurs ou aux plantes que j'observais enfant, bien des années avant. Elles étaient souvent ouvertes de la même manière que s'ouvrent les fleurs. La ressemblance était parfois si frappante que j'imaginai à l'époque que la force qui les faisait s'ouvrir était sans doute commune. Une image de perfection, un dessin parfait qui s'ouvrait harmonieusement vers le ciel.



À la maison, devant ma collection de pierres

MINOU, MON CHAT

La première pierre « marquante » que j'ai trouvée était de la tourmaline. De la tourmaline noire. J'étais en 6^e et je faisais ma retraite de communion à Saint-Pol-de-Léon. Pendant les récréations, j'ai trouvé cette pierre qui m'a réellement émerveillé. Deux cristaux parfaits de tourmaline noire traversant du granit. Aucun caillou ramassé par terre ne m'a autant captivé. C'est peut-être à cause de cette trouvaille que la tourmaline est restée ma pierre préférée.

Un jour, ma mère m'a amené en voiture à Corlay, dans les Côtes-d'Armor. C'est dans cette commune que l'on trouve le plus de staurotides, communément appelées « croisettes de Bretagne » à cause de leur forme qui, parfois, représentait une croix parfaite. Nous allions dans les champs qui venaient juste d'être labourés et cherchions ces pierres si particulières. Petit, elle m'accompagnait également sur une petite île à Carantec où par hasard, j'avais trouvé un petit filon de fluorine, une pierre translucide bleue et verte. Au bout d'un moment, les pierres ont également intéressé ma mère.

Je ne voyais que perfection dans toutes leurs formes, leurs couleurs. Leurs cristaux étaient parfaits, souvent différents selon les variétés des pierres, mais à chaque fois dans une sorte d'harmonie totale. J'étais absolument émerveillé. Quand je n'étais pas dans le jardin, j'étais devant ma collection de pierres. J'y passais des heures chaque jour, bien plus que devant « mes devoirs » qui me barbaient. Je n'aimais pas l'école, je m'y ennuyais. J'aimais encore moins les devoirs à faire le soir, c'était une véritable corvée, pour ne pas dire un calvaire.

À l'école, j'attendais la sonnerie de la fin des cours. À ce moment-là, je revivais...

Enfant et adolescent, j'ai vécu une véritable histoire d'amour avec mon chat. Je dis « mon chat », mais c'était une chatte. Elle s'appelait Minou. Je l'aimais. Il m'aimait également. On a vécu ensemble, si je puis dire, de mes 5 à mes 18 ans. C'était mon meilleur ami. Nous avions un lien incroyable. Je voyais de l'amour dans ses yeux. Je pense qu'il voyait la même chose dans les miens. Pas besoin de parler le français ou « le chat »... On se comprenait comme s'il était un humain, comme si j'étais un chat. Nous étions tout simplement deux animaux qui vivions au même endroit, au même moment, qui nous comprenions et nous aimions.

En me levant le matin, mon premier but était d'aller voir mon chat et de passer du temps avec lui. Le sien était sûrement en grande partie le même. On se retrouvait tous les matins et on était heureux. La plupart du temps, on se séparait dans la journée, car il y avait l'école...

Quand, en fin d'après-midi, le bus scolaire me ramenait devant chez moi, dans les cinq secondes qui suivaient, je le voyais arriver vers moi, d'un petit pas pressé, le museau en avant, avec son air tout content. Il connaissait mon heure de retour à la maison. Je pense qu'il m'attendait. Nous étions tellement amis.

Le soir, j'étais malheureux, car mon père ne voulait pas qu'il dorme dans la maison. Donc, avant d'aller au lit, c'était : « Allez ! hop ! Dehors ! » J'en étais malade. Parfois, j'entendais la pluie battante, je le regardais sur le seuil de la porte et voyais bien qu'il avait envie de tout sauf de sortir sous le ciel noir et la pluie froide, mais il était mis dehors.

Des décennies plus tard, je me demande comment cela se fait que je ne sois pas sorti avec lui quand mon père le mettait dehors. En fait, je le sais. Mon père aurait hurlé, j'aurais eu le droit à une engueulade effroyable. Cela aurait été un vrai drame. Mais avec le recul, je me dis que j'aurais dû le faire tout de même. Parfois, je repense au regard de mon chat, qu'on obligeait à sortir à ce moment de la journée quand nous, nous allions rejoindre nos lits au chaud, et cela me plonge en moins d'une seconde dans une profonde tristesse.

Le lendemain matin, je retrouvais mon chat qui semblait ne pas nous en vouloir et me donnait mon lot d'amour quotidien.

Je ne sais comment définir ce qu'il m'a apporté. De l'amour bien sûr. Mais tellement d'autres choses également. Un regard sur la vie, sur l'infini de la vie, sur le fait que nous étions en réalité assez semblables, voire semblables tout court. Son statut d'animal faisait qu'il était simplement un petit « être » de compagnie au sein de la famille, mais il était bien plus que cela à mes yeux, il était « une personne ». Nous étions six dans la famille et non cinq. Il était juste, il ne trichait pas, il était parfait. J'ai eu la chance formidable que nos vies se soient croisées.

Un matin d'hiver vers 7 heures du matin, en attendant le bus scolaire qui m'amenait à l'école et m'éloignait donc de mon chat, au milieu de la route, devant chez moi, j'ai vu son corps. Inanimé. Tout trempé et tellement froid. Je n'arrivais pas à croire que c'était mon chat. Il lui ressemblait beaucoup, mais comme il était tout mouillé et écrasé, je me disais que ce n'était pas lui. Je me persuadais que ce n'était pas mon chat. À tort.



Minou